

## 10. DE LA VIGILANCE AVEC LAQUELLE IL FAUT MARCHER SUR LA VOIE DE DIEU, SANS PERDRE DE VUE LE BUT

104. Ayons souci de nous-mêmes, frères, soyons vigilants.<sup>1</sup> Qui nous rendra le temps présent, si nous le perdons ? Nous pourrions bien chercher ces jours perdus, mais non les retrouver. L'abbé Arsène se disait sans cesse : «Arsène, pourquoi es-tu sorti (du monde) ?»<sup>2</sup> Mais nous, nous sommes si négligents que nous ne savons pas pourquoi nous en sommes sortis, nous ne savons même pas ce que nous voulions. C'est pourquoi nous ne faisons pas de progrès, et de plus nous sommes toujours dans l'affliction. Cela vient de ce que notre cœur n'est pas attentif. En vérité si nous voulions un peu combattre, nous n'aurions pas à souffrir ni à peiner longtemps, car si dans les débuts on doit se forcer, on avance du moins peu à peu en combattant et on finit par agir dans la paix, Dieu voyant la violence qu'on se fait et accordant son secours. Faisons-nous donc violence nous aussi, mettons-nous à l'œuvre et ayons au moins la volonté du bien. Si nous n'avons certes pas encore atteint la perfection, le fait même de vouloir est pour nous le commencement du salut. Car du vouloir nous en viendrons avec l'aide de Dieu à la lutte, et dans la lutte nous trouverons du secours pour l'acquisition des vertus. C'est ce qui faisait dire à l'un des pères : «Donne ton sang et reçois l'esprit !»,<sup>3</sup> c'est-à-dire lutte et entre en possession de la vertu.

105. Quand j'étudiais les sciences profanes, j'y trouvais d'abord beaucoup de peine, et lorsque je me disposais à prendre un livre, j'étais comme si j'allais mettre la main sur une bête féroce. Mais comme je me contraignais avec persévérance, Dieu m'aida, et je pris si bien l'habitude du travail que mon ardeur aux études me faisait oublier le repos, le boire et le manger. Jamais je ne me laissais entraîner à déjeuner avec l'un de mes amis; jamais non plus je n'allais converser avec eux pendant le temps de l'étude, et pourtant je me plaisais en société et j'aimais mes compagnons. Dès que le professeur nous congédiait, j'allais prendre un bain, car j'avais besoin de me baigner tous les jours à cause du dessèchement produit par l'excès de travail. Puis je me retirais chez moi, sans savoir ce que je mangerais. J'étais en effet incapable de me laisser distraire même par le choix de ma nourriture. Au reste, j'avais quelqu'un de sûr qui me préparait lui-même ce qu'il voulait. Je prenais donc ce que je trouvais apprêté par lui, mais à mon côté, sur le lit, j'avais mon livre sur lequel je me penchais de temps en temps. Pendant mon repos, je le gardais encore près de moi, sur mon tabouret, et dès que j'avais pris un peu de sommeil, je me jetais aussitôt dans la lecture. De même le soir, quand je me retirais après le lucernaire,<sup>4</sup> j'allumais la lampe et je lisais jusqu'au milieu de la nuit. Ainsi je ne goûtais d'autre plaisir que celui des études. Lors donc que je vins au monastère, je me disais : «Si pour la science profane on ressent une telle soif et une telle ardeur du fait qu'on s'applique à l'étude et qu'on

---

<sup>1</sup> Sur la vigilance, la nepsis, cf. 1. HAUSHERR, OCP 1956, p. 273- 285, spécialement p. 274 : «Le verbe neutre νηφειν signifie l'état de sobriété par opposition à μεσθειν qui marque l'état d'ébriété. De ce premier sens matériel il a passé aisément à un sens plus relevé, où il désigne l'état d'une intelligence maîtresse d'elle-même, sage, pondérée, par opposition à cette espèce d'ivresse mentale qui ôte à l'esprit son équilibre, pour quelque cause que ce soit, la μανια.» Et p. 276, pour «saint Dorothée chez qui nous constatons toujours la même parenté entre la nepsis et l'attention, l'application, le bon sens; tandis que s'y oppose l'αδιαφορια, indifférence, la fausse amérinnia».

<sup>2</sup> Apopht. Arsène 40 : PG 65, 105 C.

<sup>3</sup> Apopht. Longin 5 : P G 65, 257 B.

<sup>4</sup> En grec : Το λυχνικον, signifiant étymologiquement «ce qui a lieu quand on allume les lampes.» Au 6 e siècle, sur les lèvres de Dorothée, le terme ne pouvait signifier que l'office liturgique du soir, correspondant à nos Vêpres.

en acquiert l'habitude, combien plus pour la vertu ?» Et de cette pensée je retirais une grande force.

Si quelqu'un désire acquérir la vertu, il ne doit pas être distrait ni dissipé. Celui qui veut apprendre la menuiserie ne s'adonne pas à un autre art; ainsi est-il de ceux qui veulent acquérir l'art spirituel : ils ne doivent pas s'occuper d'autre chose, mais s'appliquer nuit et jour aux moyens de s'en rendre maître. <sup>5</sup> Ceux qui n'agissent pas ainsi, non seulement ne font aucun progrès, mais n'ayant pas de but, ils se fatiguent et s'égarent, d'autant que sans vigilance ni combat, on tombe facilement en dehors des vertus.

106. Car les vertus sont un milieu, c'est la voie royale dont parle un saint vieillard : «Suivez la voie royale, et comptez les milles !» <sup>6</sup> Les vertus sont le milieu entre l'excès et le manque. Aussi est-il écrit : «Ne dévie ni à droite ni à gauche» (Pro 4,27), mais suis «la voie royale» (cf. Nomb 20,17). «II est droit de cœur, dit saint Basile, celui dont la pensée ne penche ni vers l'excès ni vers le manque, mais se dirige vers ce milieu qu'est la vertus.» <sup>7</sup>

Voici ce que je veux dire: le mal de soi n'est rien, puisqu'il n'a ni être ni substance, <sup>8</sup> – A Dieu ne plaise ! – Mais l'âme le produit lorsque, s'écartant de la vertu, elle est envahie par les passions. Et c'est précisément par le mal qu'elle est tourmentée, ne trouvant pas en lui son repos naturel. C'est, par exemple, comme le bois : Il n'a point de ver en lui, mais s'il pourrit un peu, de cette pourriture naît le ver qui le ronge. Le fer aussi produit la rouille et lui-même à son tour est rongé par la rouille, ou encore le vêtement donne naissance aux mites, par lesquelles il est ensuite dévoré. <sup>9</sup> Ainsi l'âme produit d'elle-même le mal qui n'avait auparavant ni être ni substance, et elle est à son tour dévorée par le mal. C'est ce qu'a bien dit saint Grégoire : «Le feu produit par le bois, consume le bois, comme le mal, les méchants.» <sup>10</sup> Et ceci est encore visible chez les malades. Si on vit de façon désordonnée, sans veiller sur sa santé, il se produit soit pléthore soit carence (d'humeurs), et de là s'ensuit un déséquilibre. Ainsi auparavant la maladie n'était nulle part, elle n'existait même pas. Et de nouveau quand le corps a recouvré la santé, on ne trouve nulle part la maladie. Pareillement le mal est la maladie de l'âme privée de sa santé naturelle, c'est-à-dire de la vertu. <sup>11</sup> Voilà pourquoi nous disons que les vertus sont un milieu. Par exemple, le courage est le milieu entre la lâcheté et l'audace, l'humilité, entre

---

<sup>5</sup> Cf. ÉPICTÈTE : «Quand quelqu'un se destine à un métier quelconque, il commence par se faire une idée précise des aptitudes qu'il réclame, puis il s'entraîne à les acquérir.» (Entretiens III, 23). cf. aussi un apophtegme dans PE I, 13, p. 45 : «Si l'on veut apprendre un art, on quitte tout souci pour vaquer uniquement à cela ...» Cf. CASSIEN, Conf. XVIII, 2 (SC 64, p. 12).

<sup>6</sup> Apopht. Benjamin 5 : PG 65, 145 A. Sur les vertus, juste milieu, cf. ARISTOTE, Éthique à Nicom. II, 7,2. Sur «la voie moyenne et royale des vertus.», cf. S. GRÉG. DE NAZ., Orat. 42, 16 (PG 36, 476 C); ÉVAGRE, Ep. 16 (Frank., p. 577); S. BASILE, In Is. (PG 30, 409 C); S. GRÉG. DE NYSSE, In Cant. (PG 44, 972 A) ; CASSIEN, Conf. 11,2 (SC 42, p. 113) ; IV, 12 (SC 42, p. 178) ; XXIV, 24 (SC 64, p. 197)

<sup>7</sup> S. BASILE, III PS. VII, 7 : PG 29, 244 D. Les lettres de BARSANUPHE et JEAN parlent aussi de la voie royale (Nic. 226) et du juste milieu de la vertu ne s'écartant ni à droite, ni à gauche (Nic. 140).

<sup>8</sup> Le mal n'a pas d'existence en soi : DIADOQUE, Chap. gnost. 3 (SC 5 bis, p. 86).

<sup>9</sup> Cf. ISAÏE: Aug. p. 93 et 219.

<sup>10</sup> S. GRÉG. NAZ. : Orat. 23, 1 (PG 35, 1152 Cf. cr. Orat. 40, 38 (PG 36, 412 A).

<sup>11</sup> Le mal, maladie de l'âme : S. BASILE, Hom. in Hexam. (PG 29, 196 Be); ÉVAGRE, Cenl. 1,41 (PO 28, p. 36-37).

l'orgueil et la servilité; le respect, entre la honte et l'insolence; et ainsi respectivement toutes les autres vertus. L'homme qui se trouve orné de ces vertus, est précieux devant Dieu; et bien qu'il paraisse toujours manger, boire et dormir comme le reste des hommes, ses vertus le rendent précieux. Au contraire, s'il manque de vigilance et ne prend garde à lui, il s'écarte facilement de la route, soit à droite, soit à gauche, c'est-à-dire vers l'excès ou le manque, et provoque cette maladie qu'est le mal.

107. Telle est la voie royale qu'ont suivie tous les saints. Les «milles» sont les différentes étapes que l'on doit toujours mesurer pour se rendre compte où l'on en est, à quel mille on est parvenu, dans quel état on se trouve. Je m'explique : Nous sommes tous, comme des voyageurs qui ont pour but la cité sainte.<sup>12</sup> Sortis d'une même ville, les uns ont fait cinq milles, puis se sont arrêtés; d'autres en ont parcouru dix; certains sont allés jusqu'à la moitié de la route; d'autres n'ont pas fait un pas : sortis de la ville, ils sont restés aux portes, dans son atmosphère nauséabonde. Il arrive aussi que certains fassent deux milles, puis s'égarent et reviennent sur leurs pas, ou ayant fait deux milles, ils reculent de cinq. Il en est encore qui ont marché jusqu'à la cité même, mais sont restés dehors et n'ont pas pénétré à l'intérieur.

Voilà bien ce que nous sommes. Il en est assurément parmi nous qui avaient pour but l'acquisition des vertus, quand ils ont quitté le monde pour entrer au monastère. De ceux-là, les uns ont progressé un peu, puis se sont arrêtés; d'autres ont avancé un peu plus, certains ont même fait la moitié du trajet, et ils en sont restés là. Il y en a qui n'ont rien fait du tout : ils ont paru quitter le monde; en fait, ils sont restés dans les choses du monde, dans ses passions et sa puanteur. Certains réalisent un peu de bien, puis le détruisent, ou même ils en détruisent plus qu'ils n'en ont fait. D'autres ont acquis les vertus, mais ils ont eu de l'orgueil et du mépris pour le prochain : ils sont demeurés à l'extérieur de la cité et n'y ont point pénétré; ceux-là non plus n'ont pas atteint leur but, car bien qu'ils soient parvenus jusqu'à la porte de la cité, ils sont restés dehors, en sorte qu'eux aussi ont manqué leur but. Que chacun de nous apprenne donc où il en est.<sup>13</sup> Sorti de sa ville, n'est-il pas resté dehors, près de la porte, dans la puanteur de la ville ? A-t-il avancé un peu ou beaucoup ? A-t-il parcouru la moitié de la route ? N'a-t-il pas avancé, puis reculé de deux milles ? Ou n'a-t-il pas reculé de cinq milles, après avoir avancé de deux ? A-t-il marché jusqu'à la cité ? Est-il entré à Jérusalem ? Ou a-t-il atteint la cité, sans pouvoir y pénétrer ? Que chacun sache en quel état et où il se trouve.

108. Car il y a trois états pour l'homme: celui qui exerce la passion, celui qui la contient et celui qui la déracine. Exercer la passion, c'est en accomplir les actes et l'entretenir. La contenir, c'est ne pas l'exercer ni la retrancher, mais se faire une raison et passer outre, tout en la gardant dans son cœur. La déraciner enfin, c'est lutter et faire les actes contraires.

Ces trois états ont une très large application. Prenons un exemple. Quelle passion, dites-moi, voulez-vous que nous examinons ? Voulez-vous que nous parlions de l'orgueil ? de la fornication ? Désirez-vous plutôt que nous traitions de la vaine gloire, puisque c'est souvent par elle que nous sommes vaincus ? C'est par vaine gloire que quelqu'un ne peut supporter une parole de son frère. Il en entend une seule, le voilà troublé. Il en réplique cinq ou même dix. Il dispute, il sème le trouble, et, la querelle terminée, continue de penser du mal contre le frère qui lui a dit cette parole. Il lui garde rancune et regrette de ne pas lui en avoir dit bien plus qu'il n'en a dit. Il prépare des paroles plus méchantes encore pour les lui sortir. Il ne cesse de penser : «Pourquoi ne lui ai-je pas dit ceci ? J'ai encore telle chose à lui répondre.» Et il ne sort pas de sa fureur. Tel est le premier état, c'est le mal tourné en habitude. Que Dieu nous en préserve ! Car une telle disposition est sûrement vouée au châtement,

---

<sup>12</sup> ÉVAGRE comparait la vie spirituelle à une marche vers la cité sainte, cette cité étant la contemplation : Lettre 39 (Frank., p. 591). Cf. Cent. VI, 49 (PO 28, p. 236).

<sup>13</sup> Cf. ISAÏE: «Nous sommes sortis du monde; sachons où nous en sommes. (Aug., p. 131).

tout péché accompli étant passible de l'enfer. Même s'il veut se convertir, celui qui est dans cet état, n'aura pas la force de venir seul à bout de cette passion, à moins d'être aidé par des saints, selon le mot des Pères. Aussi, je ne cesse de vous le dire, hâtez-vous de retrancher les passions, avant qu'elles ne tournent en habitudes.

Parfois un autre, troublé d'une parole entendue, en répond lui aussi cinq ou dix pour une, il s'afflige de n'en avoir pas dit d'autres trois fois plus méchantes, il éprouve de la tristesse et garde rancune. Mais quelques jours après, il s'en repent. Tel autre laisse passer une semaine avant de se repentir, tel autre un seul jour. Un autre encore s'irrite, dispute, se trouble et trouble autrui, puis se repent tout aussitôt. Voyez combien ces états sont variés, et pourtant tous relèvent de l'enfer, en tant qu'ils comportent l'exercice d'une passion.

109. Parlons maintenant de ceux qui contiennent la passion. Voici un frère qui entend une parole et s'afflige intérieurement, mais ce n'est pas de l'outrage reçu qu'il s'attriste, c'est de ne l'avoir pas supportés. Tel est l'état de ceux qui luttent, de ceux qui contiennent la passion. Un autre frère lutte avec peine, mais finit par succomber sous le poids de la passion. Un autre ne veut pas répondre méchamment, mais il est emporté par l'habitude. Un autre encore lutte pour s'abstenir de toute parole mauvaise, mais il est triste d'avoir été maltraité; seulement il condamne sa propre tristesse et en fait pénitence. Tel autre enfin ne s'afflige pas d'être outragé, mais il ne s'en réjouit pas non plus. Tous ceux-là, voyez-vous, contiennent la passion. Deux cependant se distinguent des autres, à savoir celui qui est vaincu dans le combat et celui qui est emporté par l'habitude, car ceux-là courent le danger de ceux qui exercent la passion. Je les ai rangés parmi ceux qui la contiennent, parce que telle est bien leur intention. Ils ne veulent pas exercer la passion, mais ils éprouvent de la tristesse et luttent. Les pères ont dit que tout ce que l'âme refuse, est de courte durée.<sup>14</sup> Ces frères doivent s'examiner pour savoir s'ils n'entretiennent pas, à défaut de la passion elle-même, une des causes de la passion, et si ce n'est pas pour cela qu'ils sont vaincus ou entraînés.

Certains luttent, soi-disant pour contenir une passion, mais c'est sous l'instigation d'une autre. Tel frère, par exemple, gardera le silence par vaine gloire; tel autre, par respect humain, ou pour toute autre passion. C'est soigner le mal par le mal. Or l'abbé Pœmen dit qu'en aucune manière l'iniquité ne détruit l'iniquités.<sup>15</sup> Ces frères sont donc de ceux qui exercent la passion, même s'ils sont le jouet de l'illusion.

110. Nous devons parler enfin de ceux qui déracinent la passion. Voici un frère qui se réjouit d'avoir été maltraité, mais c'est pour la récompense qu'il en aura. Lui est de ceux qui déracinent la passion, mais non avec science. Un autre se réjouit aussi d'avoir été outragé et il est convaincu que cet outrage lui était dû, parce que lui-même y avait donné prétexte. Celui-là déracine la passion avec science, car être maltraité et s'en attribuer la cause, prendre à son compte les outrages reçus, c'est œuvre de science. Quiconque en effet dit à Dieu dans sa prière : «Seigneur, donne-moi l'humilité», doit savoir qu'il demande par là à Dieu de lui envoyer quelqu'un pour le maltraiter. Et quand il est maltraité, il doit se maltraiter lui-même et se mépriser dans son cœur, afin de s'humilier au-dedans, tandis qu'on l'humilie au-dehors. Il en est enfin qui, non seulement se réjouissent de l'outrage et s'en jugent responsables, mais encore s'affligent du trouble de celui qui les outrage. Que Dieu nous porte à un tel état !

111. Voyez l'étendue de ces trois états. Que chacun de nous, je le répète, sache quel état est le sien. Est-ce de plein gré qu'il exerce la passion et l'entretient ? Ou

---

<sup>14</sup> Apopht. Pœmen 93 : PG 65, 345 A.

<sup>15</sup> Apopht. Pœmen 177 : PG 65, 365 A. cf. ÉVAGRE : «Ne pas chasser un vice par un autre.» (Mal. cog. XXX, dans MUYLDERMANS, INSTRUCTIONS, X, § 109-110 A travers la tradition manuscrite d'Evagre le Pontique, Louvain 1932, P.53).

bien, sans agir volontairement, ne l'exerce-t-il pas, vaincu ou emporté par l'habitude ? Et ensuite, en est-il affligé ? En fait-il pénitence ? Lutte-t-il pour contenir la passion avec science, ou sous l'instigation d'une autre passion ? Nous avons dit en effet qu'on garde parfois le silence par vaine gloire, par respect humain, bref, pour une considération humaine. A-t-il commencé à déraciner la passion ? Le fait-il avec science, en accomplissant les actes contraires à la passion ? Que chacun sache où il en est, à quel mille il se trouve.

En plus de notre examen quotidien, <sup>16</sup> nous devons nous examiner chaque année, chaque mois, <sup>17</sup> et chaque semaine, nous demander : «Où en suis-je maintenant avec cette passion qui m'accablait la semaine dernière ? De même chaque année : «J'ai été vaincu par telle passion l'an dernier, comment vais-je maintenant ?» Il faut ainsi nous demander chaque fois si nous avons fait quelque progrès, si nous sommes restés sur place, ou si nous ne sommes pas devenus pires.

112. Que Dieu nous donne la force, sinon de déraciner la passion, au moins d'abord de ne pas l'exercer, mais de la contenir ! Car c'est réellement chose grave d'exercer la passion et de ne pas la contenir. Je vais vous dire à qui ressemble celui qui exerce la passion et l'entretient : il ressemble à un homme qui saisit de ses propres mains les traits qu'il reçoit de l'ennemi et se les plante lui-même dans le cœur. Quant à celui qui contient la passion, c'est l'homme visé par son ennemi, mais qui, revêtu d'une cuirasse, n'est touché d'aucun trait. Celui enfin qui déracine la passion, est comme quelqu'un qui briserait les traits qu'il reçoit ou les renverrait au cœur de son ennemi, selon la parole du psaume : «Que leur glaive entre dans leur cœur, et que leurs arcs soient brisés» (Ps 36,15). Tâchons donc, nous aussi, frères, sinon de renvoyer leur glaive dans leur cœur, au moins de ne pas prendre leurs traits pour nous les enfoncer nous-mêmes dans le cœur, et aussi de nous revêtir d'une cuirasse, pour ne pas être blessés par eux. Que Dieu dans sa bonté nous en protège, qu'il nous rende vigilants et nous guide dans sa voie ! Amen.

---

<sup>16</sup> Cf. ISAÏE : «Examine chaque jour quelle passion tu as vaincue» (Aug., p. 83, 89).

<sup>17</sup> Cf. S. JEAN CHRYSOSTOME : «Apprenons à poursuivre avec le temps la correction de nos défauts: en nous proposant tel défaut durant le présent mois, tel autre le mois suivant, un troisième le mois d'après; déterminons-nous ainsi à nous redresser nous-mêmes ...» (In Jo. Hom. 83, 5 : PG 59, 454).